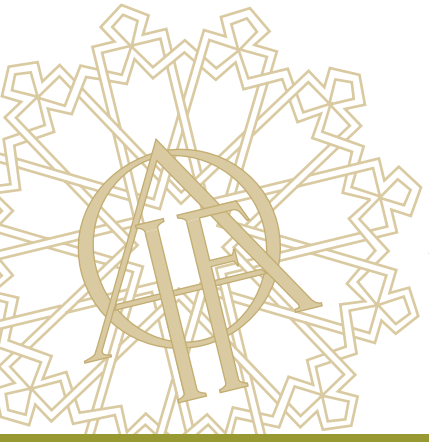
MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE



ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 37 (2003), p. 261-273

Pierre Larcher

«Un détour pour saluer…» Traduction du poème en rāʾ d’al-Nābiġa al-Ḏubyānī avec une introduction et des notes.

Conditions d’utilisation

L’utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l’éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l’éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711264	*La chapelle d’Osiris Ounnefer Neb-djefaou*	Laurent Coulon
9782724711752	*Guide du Caire Islamique*	Hadrien Collet
9782724711660	*Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 41*	Adrien Candiard (éd.)
9782724711745	*Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)*	
9782724711271	*Du côté de chez Zeus*	Emmanuel Botte (éd.), Hélène Cuvigny (éd.), Michel Reddé (éd.)
9782724711677	*La Description de l’Égypte*	Paul-Marie Grinevald
9782724711714	*La pensée et la pratique pharmacologiques d’Avicenne*	Sylvie Ayari
9782724711899	*BCAI 40*	

© Institut français d’archéologie orientale - Le Caire

Pierre LARCHER

« Un détour pour saluer... »

Traduction du poème en *rā'* d'al-Nābiġa al-Ḏubyānī avec une introduction et des notes

Le poème en *rā' ʿūǧū fa-ḥayyū* « Un détour pour saluer… » d'al-Nābiġa al-Ḏubyānī constitue la troisième des *Muʿallaqāt* ou *Sumūṭ* de la *Ǧamhara*. Les *Muʿallaqāt*/*Sumūṭ* sont elles-mêmes le premier septuplet des sept que compte cette anthologie, attribuée à un certain Abū Zayd al-Qurašī, que l'on date de la fin du IIIe/IXe siècle, mais qui pourrait bien être plus tardive d'un siècle. Ce poème ne saurait donc être confondu avec le célèbre poème en *dāl* ou *dāliyya* du même Nābiġa, *Yā dāra Mayyata* (« Demeure de Mayya… »), 9e des « Neuf célèbres poèmes » commentés par Ibn al-Naḥḥās (m. 338/950) et des « Dix poèmes » commentés par Tibrīzī (m. 502/1109) (Larcher, 2001a). Le fait que des poèmes de Nābiġa et d'al-Aʿšā Maymūn figurent à la fois dans les *Muʿallaqāt*/*Sumūṭ* de la *Ǧamhara* et parmi les poèmes qu'Ibn al-Naḥḥās et Tibrīzī ajoutent à la version commune des « Sept poèmes », tels que commentés par Ibn al-Anbārī (m. 328/940) et Zawzanī (m. 486/1093), et souvent appelés eux-mêmes *Muʿallaqāt*, suffit cependant à expliquer qu'on a pu ne pas apercevoir que s'il s'agissait des mêmes poètes, il ne s'agissait pas des mêmes poèmes [1]…

Si l'on compare la *Ǧamhara* au *Dīwān* mis sous le nom de Nābiġa, tel que publié par Ahlwardt (1870[1913]), on constate que le texte donné par la première est en fait la réunion de deux pièces du second. Les vers 50-63 sont la pièce nº 11 de la partie de ce *Dīwān* considérée comme authentique. Les vers 1-49 sont la pièce nº 26 de la partie de ce *Dīwān* « attribuée » (*manḥūl*) à Nābiġa (manquent toutefois les vers 11 et 24, mais ceux-ci sont donnés, juste après, sous le nº 27). À ce titre, cette pièce ne figure pas dans l'édition du *Dīwān*, telle que procurée par Derenbourg (1868). En revanche, les vers 50-63 y figurent bien, sous le nº 9. Mais alerté par des collègues étrangers sur l'existence du poème de Nābiġa

[1] C'est ainsi que Blachère (1952, p. 147) qui n'a pas eu entre les mains le *Commentaire des neuf célèbres poèmes* d'Ibn al-Naḥḥās, alors non publié, écrit, lui attribuant la recension la plus commune des *Sept poèmes*: « On fond ensemble la recension de la *Jamhara* et celle d'Ibn al-Naḥḥās. On part de cette dernière et l'on ajoute, comme 8e et 9e *Muʿallaqa*, les odes d'al-Nābiġa et d'al-Aʿšā, qui sont les 3e et 4e de la *Jamhara* »... La 4e *Muʿallaqa* de la *Jamhara* est le poème *Mā bukā'u* (« Que sont les pleurs... ») d'Aʿšā, tandis que le 8e poème d'Ibn al-Naḥḥās et de Tibrīzī est le poème *Waddiʿ Hurayrata* (« Dis adieu donc à Hourayra... ») du même Aʿšā (Larcher, 2001b). Quant au 10e de Tibrīzī, c'est le poème en *bā'* de ʿAbīd b. al-Abraṣ (Larcher, 2002).

AnIsl 37 (2003), p. 261-273 Pierre Larcher

dans la *Ğamhara*, Derenbourg le donne en appendice (61 v. : manquent 11 et 24), en le classant toutefois parmi les *Muğamharāt* (second septuplet de la *Ğamhara*), selon la version imprimée de celle-ci à Beyrouth en 1867 [2].

La réunion des deux pièces forme alors une *qaṣīda* tripartite « idéale » : *nasīb* (v. 1-26), *raḥīl* (v. 27-49), *madīḥ* (v. 50-63). Nous serions donc en présence d'un cas, où, comme le veut Montgomery (1997), l'anthologue intervient pour rendre conforme à ce plan un poème, qui, au départ, ne l'est pas.

De la manière la plus classique qui soit, le *nasīb* s'ouvre par « l'évocation des vestiges » (*ḏikr al-aṭlāl*) d'un campement abandonné, auquel est associée une femme, Nuʿm (v. 1-6). Suit le récit des amours, passablement compliquées, avec celle-ci (v. 7-11) et de la séparation, éclaté, en ce dernier cas, en deux fragments (v. 11-14 et 23-26), entre lesquels s'insèrent le portrait, très sensuel, de la femme (v. 15-19) et, moment de grâce, son « apparition » (v. 20-22). Sur le plan stylistique, on remarquera la récurrence, obsessionnelle, du nom de Nuʿm (12 fois en 22 vers).

Tout aussi classique est le *raḥīl* : traversée d'un désert (v. 27), sur une chamelle, brièvement décrite (v. 28-30 : le second hémistiche de ce vers concerne celui qui la monte) ; puis, par le biais d'une comparaison avec un oryx mâle (v. 31, 1er hémistiche), lui-même décrit (v. 31, 2e hémistiche, v. 34), récit des aventures de ce dernier : nuit d'orage (v. 35-38) et scène de chasse (v. 39-48). On notera que le vers 49 referme la comparaison ouverte au vers 31.

Enfin, le *madīḥ* célèbre le poète lui-même (il se fait donc « jactance » *iftiḫār*) pour sa perspicacité dans une affaire de pâturages opposant le roi lakhmide al-Nuʿmān b. al-Ḥāriṯ aux Banū Ḏubyān, groupe tribal auquel appartient Nābiġa : pour l'« histoire » (*ḫabar*), à laquelle ce morceau fait allusion (ou reconstruite à partir de lui), cf. *infra*, note du v. 50.

Sur le plan formel, ce poème vaut essentiellement par son symbolisme, dont on observera qu'il transcende le découpage en parties : les œufs d'autruche couvés par un vieux mâle (v. 24-25) symbolisent les femmes enfermées dans leurs palanquins, précipitemment emmenées, en plein midi, par un chef jaloux (v. 23) ; l'oryx mâle, séparé de ses femelles (v. 32), symbolise Nābiġa séparé de Nuʿm (et, de manière plus générale, la traversée du désert et la scène de chasse la résistance de Nābiġa et sa capacité à triompher des épreuves) ; le « lion qui se ramasse sur ses griffes », avant de bondir sur sa proie (v. 51) et la harde d'antilopes femelles (v. 52) symbolisent respectivement le roi Nuʿmān et les femmes du groupe, menacées d'être emmenées en captivité par un raid de représailles du roi (menace évoquée en quelques vers saisissants : 53-55). Quant aux procédés mis en œuvre pour exprimer ce symbolisme, ils vont de la simple comparaison (v. 24) à la pure métaphore (v. 51), en passant par l'« impropriété » ou catachrèse (*e.g.* v. 32), étant d'ailleurs entendu que, souvent, ces différents procédés sont panachés.

[2] Elle est intitulée *Tazyīn nihāyat al-ʿarab fi 'aḫbār al-ʿArab* et est due à Iskandar Abkâriyūs. Sur la *Jamhara* et ses différentes éditions, voir Hommel (1885), Nöldeke (1895), Macdonald (1896) et Nallino (1931-1932).

Bien que nous suivions ici le texte de la *Ǧamhara*, nous l'avons collationné à différentes éditions du *Dīwān* : outre celles de Derenbourg et d'Ahlwardt, la réédition faite de ce dernier par Arazi et Masalha (1999), qui corrige bien des lectures fautives, et l'édition de Bustānī (1960 : cette dernière n'a que 46 vers pour la première pièce, ne citant pas 3, 11 et 24 ; en revanche, elle en a bien quatorze pour la seconde). La collation de la *Ǧamhara* et du *Dīwān* montre surtout un ordre différent des vers 50-63, qui en modifie l'interprétation.

À ma connaissance, ce poème n'a été traduit qu'une seule fois, en français, par Derenbourg (1868) : celui-ci traduit d'abord, avec le *Dīwān*, les vers 50-63, puis, en appendice, l'ensemble du poème. Notre traduction reprend les principes adoptés pour celle des *Muʿallaqāt* (Larcher, 2000), à l'introduction desquelles nous renvoyons le lecteur intéressé. Nous nous contentons de les résumer ici : à chaque vers arabe correspond un distique, à chaque hémistiche du vers arabe un alexandrin (à une exception près, signalée par une barre transversale /). Nous pratiquons toutefois un alexandrin « libéré », aux coupes aléatoires d'une part, ne craignant pas la passe (faculté de ne pas compter le e muet, comprise par nous comme une marque d'oralité) d'autre part.

Mètre *basīṭ*. Rime en *ārī*.

TRADUCTION*

1 Un détour, pour saluer, du camp de Nou'm, les restes !
Mais que saluerez-vous : quel fossé, quel foyer ?

2 De Nou'm désert et dépeuplé, tout changé par
Le va-et-vient, tourbillonnant, de vents violents !

3 C'était un camp de Nou'm, aux Ham'ât, effacé :
Il n'en reste que cendre entre pierres du foyer !

4 J'y arrêtai, le jour en sa moitié, ma [bête],
Sûre et bonne, le questionnant sur Nou'm et sa gent :

5 Parler indistinct que nous tint le camp de Nou'm !
S'il nous avait parlé, nouvelles, il eût portées !

6 Je n'y ai rien trouvé, à quoi me raccrocher,
Hormis la graminée et hormis le foyer !

* Nous ne suivons pas dans la traduction le système de transcription arabisant.

7 Je me vois avec Nou'm badinant : ni le temps,
Ni la vie n'ont souci de tout ce qui s'enfuit…

8 Jours où Nou'm [tout] me disait, où je lui disais
Ce qu'aux gens je celais, mes envies, mes secrets !

9 N'étaient les rêts lancés par Nou'm, où je fus pris,
Le cœur l'aurait laissée, en total abandon !

10 S'il se dégrise enfin, sa cécité fut longue !
Mais c'est fois après fois que l'homme se façonne…

11 Si telle affaire il a réglé avec l'ami,
Avec toi, je n'ai pas encore réglé mes comptes !

12 Nou'm, m'a-t-on dit, est en partance, le blâme aux lèvres :
Pluie et pâtis à l'être, qui fait reproche et blâme !

13 J'ai vu Nou'm, ainsi que mes amis, s'affairer,
Les bâts de blancs chameaux, pour le départ, serrés !

14 Mon cœur fut effrayé : un regard et ce fut
Une mort survenue, sorts à sorts qui s'accordent…

15 C'est l'éclat du soleil, atteignant son jour faste,
Sans nuire aux siens ou se faire haïr d'un voisin !

16 D'un manteau négligemment vêtue, elle enroule
Ses voiles –amas de sable blanc qui s'éboule !

17 Du parfum, toujours plus de parfum se répand
Dans le cou d'une femme aux joues claires, qui embaume !

18 À l'amant qui veut boire, à boire elle donne une
Bouche aux dents belles, délicieuse au goût, fleurant bon :

19 Sa salive au réveil est, dirait-on, un vin
Frais et pur, ou du miel, qu'on vient de récolter !

20 Je dirai, les dernières Pléiades étant
Tout près de disparaître : « Regarde bien, Hârith !

21 Est-ce l'éclat furtif d'un éclair que j'ai vu ?
Le visage de Nou'm qui m'est paru ? La lueur

22 D'un feu ? / Mais non ! C'est son visage, qui a paru,
Dans la nuit sombre, surgi d'entre vêtures et voiles ! ».

23 Les palanquins, partis en plein midi, suivaient
L'ordre d'un insensé, rongé de jalousie :

24 Femmes fines comme œufs d'autruche qu'un mâle couve
Au détour du vallon, dans l'éboulis de sable,

25 Approchant d'eux un flanc aux plumes défraîchies
Et une poitrine au bréchet tout décharné !

26 Quand les pigeons cendrés roucoulent, ils me rappellent
Que je suis en exil d'elle, [oui, d'elle], Oumm 'Ammâr !

27 Ah ! Morne et lointaine étendue, où les loups hurlent,
Sans eau proche où s'abreuver et d'hommes si vide !

28 Je l'ai franchie, sur une bête, solide et mince
Déjouant le chemin rude, au sol dur et pierreux,

29 Transportant d'une terre à l'autre homme à voix forte,
Sans frayeur, sachant faire, ne s'étonnant de rien !

30 Et quand d'être montées les montures se lassent
Elle, vive, ses pieds balance, nullement alanguis !

31 Sa selle est, dirait-on, sur un mâle bringé,
Toujours en quête errant, grand guetteur de mirages ;

32 Pourchassé, séparées de lui furent ses compagnes,
Oryx de Wajra ou bien oryx de Dhoû Qâr ;

33 Le cri sourd, solitaire, endurci : est à lui
L'herbe poussée de la toute première pluie !

34 Son échine, mais non sa poitrine, est toute blanche,
On dirait sur ses pattes une marque au goudron ;

35 Une nuit sombre s'abat sur lui, qui le cingle
D'un vent gros de poussière, au froid vif, et pluvieux :

36 Cette nuit, il la passe, hôte forcé d'un arbre,
Une averse nocturne s'ajoutant aux ténèbres !

37 De sa nuit les ténèbres se dissipent enfin :
Il est, par le matin, découvert, pleinement !

38 À sa poursuite, alors, se lance, pressant ses chiens,
Un chasseur des Anmâr, aux phalanges très fines,

39 Qu'un pacte à chasse lie, acharné, carnassier,
Sans autre vêtement sur lui que des haillons !

40 Ses chiens il presse, épuisés –affamés qu'ils sont–
D'avoir, par lui menés, aussi longtemps marché !

41 L'oryx, après la fuite, enfin est à portée :
Il excite et lâche ses chiens : tous sont chasseurs !

42 Mais se gardant de fuir, il fait face : ainsi fait
Le défenseur zélé, craignant le déshonneur :

43 De sa corne, il transperce la poitrine du premier,
Tel outil qui, dix à dix, fend du bois pour flèches ;

44 Vers le second se détourne et l'atteint d'un coup
Qui fait un trou, très profond, d'où siffle le sang ;

45 Le troisième restant, un coup perçant l'arrête,
Qui vient d'un brave, sachant y faire, toujours chargeant !

46 Mais, sur lui, sept encore, qui ne le lâchent pas :
De sa corne, il les charge, tel cavalier persan !

47 Et, quand, à la fin, revenant sur eux de face
Et de dos, son affaire avec eux est réglée,

48 Il s'en va, comme étoile, perle du ciel, filante,
Mêlant le pas serré à la course, tête haute,

49 Semblable à ma chamelle, qu'épuise longue course
De nuit, en plein midi, et, avant, tôt matin…

50 J'ai interdit Ouqôur à nos Béni Dhoubyâne
Et d'y paître au printemps, sous des pluies de *safar*,

51 J'ai dit : « Ô vous, les guerriers, le lion se ramasse
Sur ses griffes pour son attaque carnassière ! »

52 Je ne connaisse harde aux yeux noirs, aux yeux blancs,
Femelles d'antilopes tournant comme en un cercle,

53 Regardant de travers ceux qui viennent de biais,
De leurs yeux libres d'êtres ignorant l'esclavage,

54 [Menées] derrière la valetaille, gens des ʻAwdhâ
Et des ʻAmam, en croupe sur des arçons de selle,

55 Répandant de leurs yeux des larmes ruisselantes,
Espérant le départ de Hisn et d'Ibn Sayyâr !

56 Le roi mena les Rofeïda, depuis Djawch
Et Hadad, et mêla les Ribʻî aux Hajjâr ;

57 Les chefs des Qoudâʻa, tous deux, autour de lui
Campèrent, le renforçant d'éclaireurs et d'escouades,

58 –Vais-je planter ma tente au fond d'un pays sombre
Qui retient l'âne [même], où voyageur ne va ?–

59 Appelant à la fin au secours une troupe
Sans pareille, et son train, qui fait fuir du désert

60 Les bêtes, qui bruit ne baisse, là où halte elle fait
Et dont les feux détrompent le voyageur nocturne !

61 Les Béni Dhoubyâne m'ont fait honte de la craindre :
Mais y-a-t-il pour moi, à la craindre, une honte ?

62 Si donc on m'est rebelle, rien ne m'échappe, aucune
Gorge, et c'est près de moi que sont Laves d'enfer,

63 Qui des gens nous défendent, le jour où ils commettent
Ces injustices-là, appelées Oumm Sabbâr !

NOTES

v. 1. Ahlwardt, suivi par Blachère (1964 : 392), est seul à donner *yuḥayyūna* (« que salueront-ils ? »). Toutes les autres sources donnent *tuḥayyūna* (« que saluerez-vous » ?), plus cohérent. « Foyer » traduit ici métonymiquement *'aḥğār* « pierres (du foyer) ».

v. 6. La graminée est le *ṯumām*, utilisé par les nomades pour boucher les interstices de la tente ; cf. Labīd, *Muʿallaqa*, v. 11 (Larcher, 2000) ; « foyer » traduit ici proprement *mawqid al-nār* « l'endroit où l'on allume le feu ».

v. 11. Le même verbe *qaḍā* (« régler ») apparaissant dans la protase et l'apodose du système hypothétique, il y a jeu de mots entre leurs compléments d'objet respectifs : *waṭaran* (« une affaire »), avec *ṭ* emphatique, et *awtārī* (« mes comptes », en fait « mes rancunes »), avec *t* non emphatique. Le *Dīwān* lit cependant le second avec *ṭ* emphatique, donc comme le simple pluriel du premier.

v. 12. Je préfère la version du *Dīwān* à celle de la *Ğamhara* (*layta Nuʿmān ʿalā l-hiğrāni ʿātibatan* = « Puisse Nou'm être en partance, le blâme aux lèvres ! ») « Pluie et pâtis », traduisent *saqyan wa-raʿyan*, souhait, valant bénédiction et adieu, adressé à quelqu'un, qu'il rencontre la pluie et, par suite, des pâturages pour ses troupeaux, et, dans le contexte, quelque peu ironique.

v. 14. L'interprétation de ce vers est loin d'être assurée. Devant la discrétion des sources, je suis celle proposée par Bustānī, à savoir que la séparation est synonyme de mort d'une part, fatale d'autre part.

v. 15. L'interprétation de ce vers est problématique, surtout en ce qui concerne l'articulation du second hémistiche avec le premier. Celui-ci dit littéralement : « Blanche, comme le soleil, qui est parvenu au jour de ses fastes. » *Šams* (« soleil ») est de genre féminin

en arabe. *asʿud* est le pluriel de *saʿd* dans le sens de « bon augure », par opposition à *suʿūd*, qui en est le pluriel dans le sens de « bonheur ».

v. 18. « Amant » traduit *ḍağīʿ* (litt. « qui partage la couche de quelqu'un »). « Qui veut boire » et « donne à boire » traduisent *istasqā* et *tasqī*, le premier réfléchi factitif du second. Enfin, « fleurant bon » traduit l'intensif *miḫmār*, lié à *ḫumra* (« bonne odeur ») et non *ḫamr* (« vin »), même si, par jeu de mots implicite, ce terme annonce la comparaison de la salive avec un vin frais (*mašmūla*) du vers suivant.

v. 20. Je suis l'interprétation aussi bien de la *Ğamhara* que de Bustānī, qui identifient le *naǧm* (« étoiles ») du texte avec une constellation particulière, celle des Pléiades (*Ṯurayyā*). Une interprétation générale (« les dernières étoiles étant tout près de disparaître… ») voudrait dire que l'on est près du jour, ce qui serait contradictoire avec l'indication du v. 22 (« dans la nuit sombre »). En revanche, les Pléiades apparaissent en mai pour disparaître début novembre (saison de la navigation pour les Grecs, d'où leur nom lié au grec *pléin*) : ce serait donc une indication de saison.

v. 23. « Rongé de jalousie » traduit l'intensif *miġyār*. C'est la jalousie qui explique que le chef soit assez insensé (*safīh al-raʾy*) pour se mettre en route en plein midi (*haǧīr*).

v. 24. Jeu de mots implicite entre *nawāʿim* (traduit ici par « femmes fines »), qui ouvre le vers (et appartient à la même famille lexicale que Nuʿm), et *naʿāʾim* (« autruches »), qui n'est pas dans le vers : c'est le second hémistiche, par l'emploi de *ẓalīm* (« autruche mâle »), qui indique qu'il s'agit d'œufs d'autruche. Rappelons que, chez l'autruche, le mâle couve également les œufs, cf. ʿAntara, *Muʿallaqa*, v. 27 (Larcher, 2000).

v. 26. Umm (Oumm) ʿAmmār est le teknonyme (*kunya*) de Nuʿm. Le terme est ici employé comme hypocoristique.

v. 28. « Déjouant » traduit le participe *munāqila*, qui décrit la démarche précautionneuse d'une monture mettant ses pattes l'une après l'autre entre les pierres (et non sur elles).

v. 30. « Être montées » et « montures » rendent les deux termes apparentés apparaissant dans le vers *rikāb* (litt. « monte ») et *rakāʾib*.

v. 31. « Bringé », qui, en français, s'applique exclusivement à la robe des bovins, vise à rappeler que le vers désigne ici métonymiquement, par une propriété, le mâle d'une espèce de bovidés qui n'est désignée explicitement qu'au vers suivant (*(baqar) al-waḥš* = bœufs sauvages), celle des antilopes, et plus particulièrement des oryx (antilope à sabre).

v. 38-48. On comparera cette scène de chasse avec celle du poème en *dāl*, du même Nābiġa, v. 12-19 (Larcher, 2001a), ou encore celle de la *Muʿallaqa* de Labīd, v. 47-52 (Larcher, 2000).

v. 38. Les Anmār sont l'une des plus importantes tribus nizārites (Arabes du Nord). « Aux phalanges très fines » : selon la *Ğamhara*, c'est une qualité physique, pour un homme.

v. 43. « Outil qui fend » traduit littéralement *mišʿab*, pl. *mašāʿib* du vers (espèce de vrille ou foret). Cette lecture, faite par Ahlwardt et Arazi-Masalha, est préférable à celle faite par la *Ğamhara* et Bustānī en *mušāʿib*, paraphrasé par *naǧǧār* (menuisier). Outre qu'un tel mot, avec un tel sens, est parfaitement inconnu des dictionnaires classiques, on ne perdra pas de vue que la comparaison porte sur l'action de la corne.

v. 46. « Cavalier persan » traduit *iswār*, lui-même emprunt au persan.

v. 48. « Perle du ciel » traduit *durrī*, adjectif correspondant à *durr(a)* « perle » et, dans le vers, syntaxiquement épithète de *kawkab* (« astre »). « Pas serré » (*taqrīb*) et « course, tête haute » (*iḥḍār*) désignent deux allures des quadrupèdes que l'on identifie, sauf erreur, avec le trot et le galop.

v. 50-63. Voici le *ḫabar*, cité par Ahlwardt (p. 210), concernant cet épisode : « Al-Nuʿmān b. al-Hārith avait rendu inaccessible Ḏū Uqur (et il s'agit d'une vallée fertile), ainsi que ses eaux. Aussi les gens l'évitaient-ils. Les Banū Ḏubyān y pacagèrent au printemps, mais Nābiġa les arrêta, les mit en garde et leur fit craindre un raid du roi. Mais ils y pacagèrent quand même et lui firent honte de sa crainte du roi, auquel il était dévoué. Lorsque al-Nuʿmān mourut, Nābiġa composa un thrène en son honneur et se dévoua à son frère ʿAmr. Mais celui-ci leur envoya des cavaliers, qui les atteignirent. »

v. 50. Selon la *Ǧamhara*, *'aṣfār* est le pluriel de *ṣafarī*, « pluie qui vient avec la chaleur ». Les dictionnaires donnent cependant pluie automnale, ce qui est contradictoire avec *tarabbuʿ* « paître au printemps » du même vers. *Ṣafar* est maintenant le nom d'un mois du calendrier musulman et n'a pas, celui-ci étant lunaire, de place fixe quant aux saisons. Le calendrier préislamique était vraisemblablement mixte, tout à la fois lunaire et solaire.

v. 52. « Je ne connaisse… » traduit le *lā aʿrifan* du vers, inaccompli énergique à valeur impérative (« que je ne connaisse donc pas ») ou optative (« puissé-je ne pas connaître »). « Aux yeux noirs, aux yeux blancs », paraphrase le *ḥūr*, pl. de *aḥwar*, désignant quelqu'un ayant un œil dont la pupille, très noire, contraste avec le fond, très blanc. « Yeux » ne traduit pas vraiment *madāmiʿ* (« larmiers ») qui révèle que la « harde » (*rabrab*) d'« antilopes femelles » (*niʿāǧ*) représente en fait les femmes du groupe. La fin du second hémistiche est une allusion à un rite de circumambulation (dont le plus connu est celui de la Kaaba, à La Mecque, conservé par l'islam) et analogue au mouvement tournant d'une harde. Contrairement à ce qu'écrit la *Ǧamhara*, *duwwār* (« cercle ») ne désigne pas directement une idole, mais une aire circulaire (*mustadār*, selon la paraphrase du *Lisān al-ʿArab*), et, donc, éventuellement, par métonymie, l'objet au centre de cette aire, autour duquel on tourne.

v. 53. Ma traduction respecte l'hypallage du texte, « libres » qualifiant syntaxiquement les « yeux », mais sémantiquement les « êtres ». « Ceux qui viennent de biais » désignent sûrement, dans le contexte, les cavaliers d'un raid.

v. 55. À nouveau, ma traduction respecte l'hypallage : ce sont les yeux qui ruissellent de larmes. Ḥiṣn et Ibn Sayyār sont deux hommes des Banū Ḏubyān, dont les femmes, si elles étaient emmenées en captivité, attendraient l'envoi pour les libérer contre rançon.

v. 56. Le vers dit seulement « il », que le commentateur identifie avec le roi al-Nuʿmān. Les Ribʿī et les Ḥaǧǧār appartiennent aux ʿUḏra, qui appartiennent eux-mêmes au groupe Ǧudḏām/Quḍāʿa (Arabie du Nord-Ouest).

v. 58. L'interprétation de ce vers n'est pas assurée. Selon une note de l'éditeur de la *Ǧamhara*, il signifierait « Ceux qui mènent une attaque contre ma tribu, leur violence

ne me fera pas partir. » En revanche, Derenbourg comprend « ou bien je dresserai ma tente… ». Apparemment, le premier lit *a-wa*… (est-ce que), là où le second lit *aw* (ou). On serait, par ailleurs, tenté de lire *ʿīr* (caravane), mais la *Ǧamhara* comme le *Dīwān* donne *ʿayr* (âne sauvage, onagre). Derenbourg cite un commentaire selon lequel il s'agit d'un terrain si dur que même le plus résistant des quadrupèdes ne s'y aventure pas.

v. 59-60. Ces deux vers décrivent une troupe ne faisant rien pour passer inaperçue, autrement dit sûre de sa puissance.

v. 62. Tant Derenbourg que Bustānī comprennent ce vers (nº 6 des 14 de cette pièce du *Dīwān*) ainsi : « Je pourrai du moins me réfugier dans les défilés de la montagne. » Ce qui implique une interprétation littérale telle que : je suis tel que les gorges ne se délivrent pas de moi, *i.e.* j'y suis inexpugnable. « Laves d'enfer » traduit *ḥarrat al-nār*, donné par la *Ǧamhara* comme un toponyme et simplement transcrit par Derenbourg. *ḥarra* (le terme est passé chez les géographes) est un désert de laves ; *al-nār* (« du feu ») en rappelle tout à la fois l'origine volcanique et le caractère « infernal » (sans être monothéiste, Nābiġa était lié aux Lakhmides de Ḥīra, l'un des centres du christianisme de l'Arabie préislamique). *Ḥarrat al-nār* fait écho au « pays sombre » (*sawdā'*, *muẓlima*) du v. 58. Tel que nous le comprenons, le vers célèbre la double capacité de Nābiġa à débusquer les rebelles, mais à échapper lui-même aux attaques.

v. 63. Umm (Oumm) Ṣabbār litt. « Mère de Très Patient », surnom en forme de teknonyme de la guerre (également de genre féminin en arabe) et autres calamités. Là encore, il y a une divergence d'interprétation remarquable entre la *Ǧamhara* et le *Dīwān*, qui fait de Umm Ṣabbār le surnom de la *ḥarra* (en ce qu'elle met à mal la patience de qui s'y risquerait). Cette divergence n'est pas seulement favorisée par l'apparition au v. 58 de *muẓlima* (sombre) et au v. 63 de *maẓālim*, pl. de *maẓlima* (injustice), mais encore par le fait que le *Dīwān* intercale le v. 58 entre 62 et 63 : *maẓālim* est alors compris comme le pluriel de *muẓlima* substantivé. Il est d'ailleurs possible que ces vers aient une double, voire triple entente, la noirceur de la nuit s'ajoutant à la noirceur du terrain et à la « noirceur » des hommes…

BIBLIOGRAPHIE

Ahlwardt, W. (1870 [1913]). *The Divans of the Six Ancient Arabic Poets*, *Ennâbiga*, *Antara*, *Tharafa*, *Zuhair*, *ʿAlqama and Imruulqais*, *Chiefly According to the Mss of Paris*, *Gotha*, *and Leyden and the Collection of their Fragments with a List of the Various Readings of the Text. Edited by W. Ahlwardt*. London : Trübner & Co. [Anastatic Reprint : Paris : Geuthner]. [pièce nº 11 p. 14-15 et supplément nº 26 et 27, p. 169-170, sommaire, p. 210]

Arazi, Albert et Masalha, Salman (1999). *Six Early Arab Poets. New Edition and Concordance Based on W. Ahlwardt's The Divans of the Six Ancient Arabic Poets*, The Max Schloessinger Memorial Series. The Hebrew University of Jerusalem : Institute of Asian and African Studies [texte du poème, p. 8-9 (v. 50-63) et p. 102-103 (v. 1-49)].

Blachère, Régis (1952-1964-1966). *Histoire de la littérature arabe des origines à la fin du XV^e^ siècle de J.C.*, I, II et III. Paris : Adrien-Maisonneuve.

Derenbourg, Hartwig (1868). « Le Dîwân de Nâbiga Dhobyânî, texte arabe, publié pour la première fois suivi d'une traduction française et précédé d'une introduction historique par M. Hartwig Derenbourg », *Journal asiatique*, 6^e^ série, tome XII, p. 197-297, 301-439, 484-515. [v. 50-63 de *ʿūğū fa-ḥayyū*, p. 279, trad. p. 324-326 et notes p. 400-402 et texte entier, traduction et notes, appendice, p. 498-515].

Dīwān al-Nābiġa al-Ḏubyānī, édition et commentaire de Karam al-Bustānī, Dār Ṣādir et Dār Bayrūt, Beyrouth, 1389/1960 [texte du poème, p. 48-54 et 55-57].

Ibn al-Naḥḥās (Abū Ǧaʿfar Aḥmad b. Muḥammad al-Naḥḥās) *Šarḥ al-qaṣā'id al-tisʿ al-mašhūrāt*, éd. Aḥmad Ḫaṭṭāb, 2 vol. Bagdad : Dār al-ḥurriyya li-l-ṭibāʿa, & Maṭbaʿat al-ḥukūma. 1393/1973.

Hommel, Fritz (1885). « Über eine zu veranstaltende Ausgabe der *Gamharat al-ʿArab* zugleich als Prolegomena zu einem Handwörterbuch der vorislamischer Poesie », dans *Actes du VI congrès international des orientalistes tenu à Leide en 1883*, *deuxième partie*, *section 1 : sémitique*, p. 385-408. Brill : Leiden.

Larcher, Pierre (2000). *Les Muʿallaqât. Les Sept poèmes préislamiques préfacés par André Miquel*, *traduits et commentés par Pierre Larcher*, coll. « Les immémoriaux ». Saint-Clément de Rivière : Fata Morgana.

Larcher, Pierre (2001a). « Le poème en *dāl* d'al-Nābiġa al-Ḏubyānī. Introduction, traduction et notes », dans *L'Orient au cœur. En l'honneur d'André Miquel*, sous la responsabilité de Floréal Sanagustin, Maisonneuve et Larose, Paris, 2001, p. 35-44.

Larcher, Pierre (2001b). « "*Dis adieu donc à Hourayra…*". Traduction du poème en *lām* d'al-Aʿšā Maymūn, avec une introduction et des notes », *Annales islamologiques* 35, Le Caire, Ifao, 2001, p. 181-191.

Larcher, Pierre (2002). « Le poème en *bâ'* de ʿAbīd b. al-Abras », dans *André Miquel et les voix des deux rives*, revue *Rémanences*, nº 17, Bédarieux, 2002, p. 159-163.

Macdonald, D. B. (1896). « A Description of the Bûlâq Edition of the *Jamhara Ash'âr al-'Arab*, with an Examination into the Origin and Sources of the Collection », *Journal of the American Oriental Society*, vol. 16, p. CLXXV-CXCI.

Montgomery, James E.(1997). *The Vagaries of the Qasîdah. The Tradition and Practice of Early Arabic Poetry*, *Gibb Literary Studies*, number 1. E.J.W. Gibb Memorial Trust.

Nallino, Maria (1931-32). « Le varie edizioni a stampa della *Jamharat Ash'âr al-'Arab* », *Rivista degli studi orientale*, vol. 13, fasc. X, p. 334-341.

Nöldeke, Theodor (1895). « Einige Bemerkungen über das Werk Jamharat ash'âr al-'Arab », *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, Band 49, p. 290-293.

Qurašī, *Ğamhara* = Abū Zayd Muḥammad Abū l-Ḫaṭṭāb al-Qurašī, *Ğamharat Aš'ār al-'Arab fī-l-ğāhiliyya wa-l-'islām*, éd. 'Alī Muḥammad al-Bağāwī, 2 vol. Le Caire : Dār nahḍat Miṣr li-l-ṭab' wa-l-našr, s.d.

Tibrīzī (Abū Zakariyā Yaḥyā b. 'Alī b. Muḥammad b. al-Ḥasan b. Muḥammad b. Mūsā al-Šaybānī al-ma'rūf bi-l-Ḫaṭīb al-), *Šarḥ al-Qaṣā'id al-'Ašr*, éd Muḥammad Muḥyī l-Dīn 'Abd al-Ḥamīd, Maktabat Muḥammad 'Alī Ṣubayḥ, Le Caire, 1384 / 1964.

Zawzanī (Abū 'Abdallāh al-Ḥusayn b. Aḥmad al-Ḥusayn al-), *Šarḥ al-Mu'allaqāt al-sab'*, éd Muḥammad 'Alī Ḥamd Allāh, al-Maktaba al-umawiyya, Damas, 1383 / 1963.